

La femme afghane et la guerre dans
"Mille soleils splendides" de Khaled Hosseini

Dr. Ossama Helmi Al Kadouci

Département de français, Faculté de Lettres Menoufia

Hosseini nous offre un hymne à l'amour et à la liberté en hommage à son peuple, meurtri par des décennies de guerres, de luttes intestines, de rivalités fratricides où toujours la femme a été la première victime. A travers l'histoire des deux femmes afghanes résistantes, nous vivons dans une ambiance sensible et pleine d'émotions, on s'attache à ces femmes, on crie, on pleure avec elles. Elles ont lutté contre la sauvagerie de leur mari, elles ont résisté au milieu de l'enfer de la guerre civile afin de voir un jour les mille soleils splendides se lever sur Kaboul.

Hosseini, né à Kaboul en 1965, est cadet de cinq enfants et fils d'un diplomate et d'une professeure de farsi ; il a passé son enfance en Iran, puis à Paris où son père occupe un poste à l'ambassade d'Afghanistan ; il parle depuis couramment le français. En 1980, alors que l'Afghanistan est occupé par l'armée soviétique, la famille de Hosseini obtient le droit d'asile aux Etats Unis. Après une licence de biologie et des études de médecine, Hosseini devient interne au centre médical à Los Angeles en 1996.

Au printemps de 2001, parallèlement à la pratique de la médecine, il commence l'écriture de son premier roman où l'auteur puisait dans ses souvenirs personnels. Le livre sort en 2003 aux Etats Unis écrit en anglais : *The Kite Runner*, en français "*Les Cerfs-volants de Kaboul*" qui a réalisé en quelques mois un succès sans pareil : huit millions d'exemplaires sont vendus dans le monde entier et il est déjà traduit en douze autres langues. Ce phénomène de l'édition internationale a remporté aussi un immense succès en France où Hosseini a été récompensé par le grand prix des lectrices d'Elle en 2006.

A l'occasion d'un voyage à Kaboul en 2003, Hosseini, installé à côté de San Francisco avec son épouse et ses deux enfants, a commencé à écrire son deuxième roman en anglais : *A Thousand Splendid Suns* (*Mille soleils splendides*), un an après la sortie de son premier roman. A Kaboul, l'auteur a retrouvé ses racines, a recueilli des centaines de témoignages et a pu les révéler à tout le monde. En 2013, paraît son troisième et dernier roman : *And the Mountains Echoed* (*Ainsi résonne l'écho infini des montagnes*).

En fait, c'est difficile de résumer "*Mille soleils splendides*" parce que le roman possède de multiples péripéties, mais l'objectif de l'auteur était dès le début clair et précis, il voulait nous faire connaître d'une part, le sort des afghanes qui sont réduites en esclaves à cause des coutumes rigides et sévères, la condition de ces femmes sous le règne des soviets et pendant la période des talibans, d'autre part le roman jette les lumières sur le conflit entre les soviets et les moudjahiddines après l'occupation d'Afghanistan, la guerre civile entre les seigneurs de guerre eux-mêmes après la libération, et enfin le conflit entre

les talibans et la force de coalition surtout les américains. Ainsi, cette œuvre littéraire remarquable qui est à la fois une analyse de l'histoire et de la culture afghanes, de la monarchie de Kaboul aux talibans, est aussi une évocation lyrique des vies et des espoirs inaltérables de personnages pleins de ténacité.

L'auteur nous ouvre les portes de l'Afghanistan à travers le regard de ses deux héroïnes Mariam et Laila, c'est toute l'histoire politique et religieuse d'un pays qui défile sous nos yeux. *Mille soleils splendides* s'est classé dès sa sortie sur les listes des meilleures ventes aux Etats Unies et en Europe. Hosseini a été nommé ambassadeur par l'agence des Nations Unies pour les réfugiés, l'UNHCR, en 2006.

Mille soleils splendides qui doit son titre à un poète persan du XVII^e siècle, couvre quarante-cinq ans de l'histoire dramatique d'Afghanistan. La véritable cause du succès de cette œuvre réside dans cet équilibre entre la vie intime de Laila et de Mariam et l'histoire de ce pays lointain.

Il importe de dire que la véritable raison de notre choix réside dans ce souffle historique qui pénètre les lignes du roman. En fait, la présente recherche est la suite de toute une série d'études que nous avons entreprises sur la relation entre la littérature et l'histoire, car nous sommes convaincu que l'action politique transforme la littérature en contribuant à la disparition des écoles littéraires et en donnant naissance à d'autres. Nous avons déjà travaillé sur l'affaire Dreyfus en montrant que cet événement politique a causé la fin de l'école réaliste. Outre, nous sommes arrivé à prouver que la Première Guerre mondiale représente la fin de la *Belle Epoque*. Enfin, nous avons réussi à signaler comment la Seconde Guerre mondiale a mis fin à l'école

surréaliste en donnant l'occasion à la parution d'une nouvelle tendance littéraire : la littérature de la résistance surtout dans le domaine de la poésie.

Mille soleils splendides possède la même vision mais dans un monde et un lieu différent : l'Afghanistan. L'occupation soviétique puis la guerre civile ont bouleversé la vie littéraire afghane, on n'exagère pas si on dit que ces événements étaient derrière la disparition d'une littérature afghane classique très brillante qui se caractérise par la beauté et son approche de la littérature arabe. Babi, le père de Laila lui raconte tous les poèmes amoureux de Rumi et Hafe (¹). Ces événements politiques ont causé la naissance d'une nouvelle tendance littéraire brillante qu'on appelle la littérature afghane contemporaine à l'exil qui tourne autour de thématiques connues à tout le monde telles que l'exil, la femme, la guerre ou encore l'obscurantisme des talibans.

Parmi les grands représentants de cette littérature à côté de Hosseini, on ne peut pas oublier Atiq Rahimi qui a écrit *"Singué sabour. Pierre de patience"*, un roman publié le 25 août 2008 et ayant obtenu le prix Goncourt la même année. Il est l'auteur de *"Maudit soit Dostoeïvski"*, *"Les Mille Maisons du rêve et de la terreur"* et *"La Ballade du Calame"*. Nous citons également toutes les grandes œuvres écrites en français: *"Le journal de Yalda"* de Yalda Rahimi, *"Le Pianiste afghan"* de Chabname Zariab, *"La Perle et la coquille"* de Nadia Hashimi, *"Chants de l'errance"* de Sayd Bahodine Majrouh, *"Kaboul était un vaste jardin"* d'Omar Qais Akbar, *"Massoud au cœur"* de

(¹)-Poètes égyptiens très connus.

Mehrabodin Masstan, *"Pour l'amour de Massoud"* de Sediqa Massoud, *"La Plaine de Caïn"* de Spôjmaï Zariâb, *"Le Sang des Fleurs"* d'Anita Amirrezvani, *"Les figes rouges de Mazar"* de Mohammad Hossein Mohammadi, *"Perdus dans la fuite"* d'Assef Soltanzadeh, *"Au-delà des mers salées... : Un désir de liberté"* de Fateh Emam, *"Si loin de Kaboul"* de N. H. Senzai, *"Les demeures sans nom et autres nouvelles"* de Spôjmaï Zariâb, *"Journal d'un soldat français en Afghanistan"* de Christophe Tran Van Can, *"Le Livre de Babur"* de Babur, *"Le Voyageur de minuit"* de Sayd Bahodine Majrouh, *"Ces murs qui nous écoutent"* de Spôjmaï Zariâb, *"L'insolente de Kaboul"* de Chékéba Hachemi, *"Visage volé"* de Latifa.

A côté de ces œuvres, il y en a plusieurs bien sûr qui sont écrites en anglais comme celles de notre écrivain, et en d'autres langues.

Dans son article intitulé *Autour de l'Afghanistan contemporain*, Delphine Deschaux-Beaume écrit : « *le conflit soviéto-afghan, et plus encore depuis la guerre déclenchée en 2001, ce conflit alimente à ce titre une abondante littérature. Qu'il s'agisse d'ouvrages géopolitiques ou stratégiques, de témoignages engagés, ou encore d'ouvrages sociologiques visant à saisir le phénomène taliban et l'islamisation du terrorisme afghan* » ⁽²⁾

Ainsi, l'impact de l'événement politique sur la littérature est évident, il a engendré cette gamme de production littéraire qui vise à mettre en lumière l'histoire afghane contemporaine, et a abouti en même temps à une nouvelle lecture de l'histoire de ce pays.

⁽²⁾-DESCHAUX-BEAUME, Delphine : *Autour de l'Afghanistan contemporain*, revue *Cultures/Conflits*, 26 décembre 2012, CCLS (Centre d'études sur les conflits liberté et sécurité), L'Harmattan, pp.141-143

La présente étude en résumant le roman, se propose d'analyser les grands thèmes de l'œuvre qui reflètent l'intérêt de ce travail et justifient pourquoi nous l'avons choisi.

Tout d'abord, il est important de signaler que le roman est écrit en anglais par un écrivain qui habite en exil aux Etats-Unis, ce roman vise par tous les moyens à présenter un monde différent.

En fait, on ne peut pas classer ce roman sous un genre précis. C'est *un roman réaliste* parce que les lieux et l'action appartiennent au monde réel, les personnages sont empruntés à la vie quotidienne afghane surtout l'histoire des talibans et des moudjahidines, c'est à côté de la description des lieux réels pleins du charme en Afghanistan. La description minutieuse de Hosseini nous rappelle les grands écrivains français comme Balzac dans *le Père Goriot*, ou Zola dans *L'Assommoir*, l'auteur afghan a excellé dans sa description sans être monotone. Il a recours à cette sorte de description pour attirer l'attention du lecteur sur l'importance d'une personnalité ou d'un lieu. Mariam décrit son père : « *L'implantation en V des cheveux, la fossette sur le menton, et ses dents les plus blanches. Sa moustache bien taillée, les yeux marrons de Jalil, avec ses cheveux ébouriffés, ses joues enflammées* » ⁽³⁾

Elle revient à décrire mais cette fois c'est son mari en citant : ses sourcils au dessin disgracieux, ses cheveux plats, ses yeux d'un vert triste, sa peau épaisse et boutonneuse, son front trop large, son menton est pointu, ses

⁽³⁾-HOSSEINI Khaled : *Mille soleils splendides*, Edition Belfond, Paris, 2005, p.28.

lèvres trop fines : « *L'impression d'ensemble était celle d'une longue figure triangulaire, presque semblable à celle d'un chien* ». ⁽⁴⁾

Hosseini emprunte au *roman d'aventures* quelques traits : le roman nous jette dans un univers différent, il raconte les obstacles qui obligent les héroïnes à faire preuve d'audace et de courage. Quatre incidents affirment cette tendance, le départ de Mariam toute jeune pour aller chercher la maison de son père à Herat. La deuxième aventure réside dans l'essai de fuir le pays par Laila et Mariam. Une autre aventure qui était hebdomadaire, c'est la recherche de Laila de sa fille Aziza à l'orphelinat sans mahram. Enfin le départ de Laila et Tariq au Pakistan.

C'est enfin *un roman historique* car l'écrivain nous offre un univers romanesque ancré dans l'histoire. Les événements littéraires du roman reposent sur une vision panoramique de l'histoire d'Afghanistan. Les personnages fictifs comme les deux frères de Laila croisent des personnages historiques réels comme Ahmad Shah Massoud ; et tous les deux évoluent dans un cadre minutieusement reconstitué. On peut dire tout simplement que c'est un nouvel essai de relire l'histoire à travers la littérature. Ce genre de roman aide le lecteur à se débarrasser de la lassitude qui le frappe en lisant des événements historiques, car les lire à travers un roman sera plus intéressant.

Pour résumer le roman de Hosseini, il nous faut de signaler que l'œuvre est un roman de fiction sublime. Les noms, les personnages, les lieux et les événements sont les fruits de l'imagination de l'auteur qui a réussi à nous

⁽⁴⁾-Ibid. p.58.

dessiner un tableau plein de contraste entre un passé idéalisé et un présent tourmenté.

C'est l'histoire de deux femmes afghanes d'origines radicalement différentes dont les destins vont être bouleversés par la guerre et l'oppression des femmes en Afghanistan ; mais elles se retrouvent liées intimement, elles cherchent la liberté de la femme afgane. A travers leur sort, c'est le destin de milliers d'afghanes qui est évoqué.

Nous sommes en 1959, une jeune fille, Mariam, vit avec sa mère dans une minuscule maison à l'extérieur de la ville de Herat, appelé Kolba. Nana, la mère de Mariam, est le modèle de la femme afghane qui se résigne en silence devant le pouvoir du maître et de la société. Elle était déjà une de trois gouvernantes qui travaillent dans le palais d'un riche propriétaire d'Herat, appelé Jalil qui mène avec ses trois femmes et ses neuf enfants une vie heureuse. Ses femmes ont traité Nana comme une chienne, une fille repoussante d'un misérable tailleur. Elles l'avaient obligée à laver leur linge dehors, dans le froid jusqu'à ce qu'elle ait le visage engourdi et le bout des doigts à vif. Elle a succombé aux désirs de son maître, mais lorsque son ventre commence à s'arrondir, tout l'entourage de Jalil lui conseille de la mettre à la porte. Au lieu d'assumer les conséquences de ses actes, Jalil l'avait obligée de rassembler toutes ses affaires et l'avait chassée en prétendant que c'est Nana qui l'avait séduit ou fait des avances.

Hosseini intervient dans le texte en commentant : «*Voilà ce que c'est que d'être une femme dans ce monde*» ⁽⁵⁾ Ici réside la problématique de la recherche. Nana conseille sa fille : «*Un homme qui cherche un coupable montrera toujours une femme du doigt. Toujours*» ⁽⁶⁾

Mariam est alors une "harami", c'est-à-dire une enfant illégitime, bâtarde qui est condamnée à vivre avec sa mère loin de tous, dans l'autre côté de la rivière, toutes les deux souffrent de la misère et de la solitude mortelle.

Mariam touchera le lecteur par son noble caractère. Malgré ce qu'elle pense elle-même, elle n'est jamais aigrie ni rustre. Elle est sage, elle rayonne et sa présence illumine le roman.

Cette personnalité est passée par trois étapes : la période de la vivacité, de l'espoir et de la joie, c'est la période qui a précédé sa visite à la maison de son père. Mariam nous a apparu au début, pleine de fierté et de vie grâce à son père et son enseignant Faizullah. Le jeudi le jour de la visite de Jalil est toujours la source de sa joie. Il la surnommait sa petite fleur et aimait l'asseoir sur ses genoux pour lui raconter des histoires. Elle éprouvait une fierté d'avoir un tel père qui savait autant de choses. Il la couvrait de sourires, de cadeaux, de mots gentils et d'affection, elle adorait son père. Ces visites aident Mariam pendant longtemps à supporter le caractère aigri de sa mère. Son seul souhait, c'est de rester longtemps avec lui : «*Dieu avait pu lui accorder une autre journée avec Jalil*». ⁽⁷⁾ Son seul rêve est d'habiter avec lui, monter dans sa voiture, tout le monde la voit avec son père comme ses autres enfants. Elle

⁽⁵⁾-Ibid., p.15

⁽⁶⁾-Loc.Cit.

⁽⁷⁾-Ibid., p.31

était convaincue, que sa mère insiste à déformer sans cesse son père et le monde entier. Elle se révolte contre sa mère : « *Tu as peur que je trouve le bonheur que tu n'as jamais connu. Tu ne veux pas que je sois heureuse ni que j'aie une belle vie* »⁽⁸⁾

Tout son être s'ouvrait à cette nouvelle vie qui l'attendait à Herat. Une vie dans laquelle elle aimerait et serait aimée, sans honte, sans réserve. C'est pourquoi, pour son quinzième anniversaire, Mariam demande à son père de l'emmener au cinéma pour voir un film et lui montrer sa maison. Ayant attendu vainement l'arrivée de son père, elle décide de fuir le Kolba et d'aller le voir chez lui. Après une longue marche, elle trouve enfin la maison de son père qui refuse de la faire entrer.

Ainsi, la deuxième étape commence avec le dévoilement du véritable visage de son père qui a sacrifié sa fille pour plaire à ses femmes et pour garder son prestige à Herat. La déception de Mariam qui est incomparable, représente le début de l'effondrement de la personnalité de la jeune fille qui a compris enfin qu'une harami est une personne non désirée qui n'a jamais droit comme les autres à une famille, à une maison et à l'amour ou à l'approbation des gens. Nana lui a dit : « *Tu n'as que moi au monde, Mariam et quand je serai partie tu n'auras plus rien. D'ailleurs, toi-même tu n'es rien, ma fille !* »⁽⁹⁾. Elle s'est transformée en personne passive. Le choc était mortel, la voix de Nana qui l'accusera de trahison et qui se moquait d'elle étouffant tous ses espoirs et ses rêves, retentissent dans ses oreilles : « *les femmes comme ne*

⁽⁸⁾-Ibid., p.35

⁽⁹⁾-Ibid., p.47

font rien qu'endurer» ⁽¹⁰⁾ Mariam ne cessait pas de revoir le visage de Jalil à la fenêtre et n'entendait plus que la voix de sa mère Nana lui répétant : «*Je mourrai si tu y vas, je mourrai*» ⁽¹¹⁾. Le lendemain, un chauffeur la ramène chez sa mère qui, malade et désespérée, s'est pendue. Jalil décide alors, malgré lui, de prendre sa fille sous son toit. Le destin de Mariam est désormais entre les mains des épouses de son père. Ces femmes qui ne connaissent pas Mariam ; qui n'ont pas de charité, qui ne veulent pas assurer sa survie, vont organiser son mariage pour qu'elle quitte au plus vite leur demeure.

La jeune harami de 15 ans est forcée par son père d'épouser un homme de Kaboul exécration de trente ans. Sous le toit de son mari, l'isolement devient une nouvelle source de la souffrance de Mariam qui vit seule dans une ville entourée de chaînes de montagnes, coupée de ses racines et de ses souvenirs. Chaque soir, elle attendait avec impatience que Rachid se taise. La grossesse de Mariam est un nouveau soleil dans sa vie. Avoir un enfant, qui gonflait et gonflait à effacer toutes les pertes, tous les chagrins toute la solitude et les humiliations dont elle avait souffert. Mariam prie Dieu de ne pas laisser tout ce bonheur lui échapper. La mort de son bébé l'avait rendue triste et si malheureuse pendant quelque temps. Elle était convaincue que ce qui lui arrivait, n'était qu'une juste punition pour ce qu'elle avait fait avec sa mère Nana. Sa vie tourne en cauchemar.

Dès lors, Rachid commence à la torturer en ayant recours à trois moyens, il ne lui adressait plus la parole, il commence à critiquer sa cuisine, à se plaindre du désordre dans la cour. La deuxième étape, Rachid la traitait

⁽¹⁰⁾-*Ibid.*, p.26

⁽¹¹⁾-*Ibid.*, p.45

avec mépris, il la ridiculisait comme si elle n'était qu'un animal domestique, puis il commence à l'insulter : «*Tu me fais penser à une gamine sans cervelle. Tu n'as rien dans le crâne*» ⁽¹²⁾. Enfin, Rachid saisit l'occasion pour lui adresser de gifles ou de coups de poing et de pied. Après avoir failli lui rendre son fils, elle ne représente plus qu'un fardeau à ses yeux.

Mariam va vivre pendant des années sous le joug de cet homme, sans amour, sans liberté, sans joie, comme un fantôme d'elle-même. Dans l'attente d'un héritier qui n'arrive pas, le couple se désagrège, la violence et la peur s'installent.

Quelque temps plus tard, une bombe anéantit la maison et la famille de la voisine de Mariam : Laila. La jeune fille, seule survivante, gravement blessée, se retrouve orpheline. Elle est accueillie par son voisin Rachid et sa femme Mariam qui s'efforce de soigner les blessures de la jeune fille.

Pour justifier la polygamie en persuadant Mariam par son mariage de Laila, Rachid lui cite trois raisons. Il lui rappelle que l'homme musulman a le droit de se marier avec quatre épouses, son père Jalil en avait trois. Deuxième chose qu'il ne peut pas continuer à nourrir et à offrir un abri à Laila gratuitement. Sa troisième raison que ce n'est pas logique de laisser une femme célibataire vivre avec eux, ça blesse sa réputation : «*Sois positive Mariam, grâce à moi, tu auras une aide à la maison et elle un refuge, un toit et un mari. A la façon dont je vois les choses, je mériterais une médaille*» ⁽¹³⁾

⁽¹²⁾-*Ibid.*, p.100

⁽¹³⁾-*Ibid.*, p.212

Dès son nouveau mariage, Rachid commence à augmenter son mépris à Mariam. En la blessant par le mot harami devant Laila, il la considère comme une servante villageoise, il dit à Laila : *«Toi, tu es la reine, la malika, et cette maison est ton palais. Tu peux demander à Mariam de faire tout ce que tu veux ?»* ⁽¹⁴⁾

La peur de Mariam était sans arrêt en vivant avec ce monstre, elle tremblait en le voyant serrer sa ceinture dans son poing, les yeux injectés de sang : *«elle éprouvait la même terreur qu'une chèvre lâchée dans la cage d'un tigre.»* ⁽¹⁵⁾

Après le mariage de Laila et Rachid, l'auteur a excellé à nous dessiner les sentiments de jalousie et de haine entre les deux femmes. Prenons comme exemple, comment la vieille femme Mariam, trente-trois ans sentait l'odeur de Rachid sur la peau de la belle et jeune Laila, quatorze ans, sa nouvelle épouse. L'odeur de sa sueur, de son tabac, de son désir pousse Mariam à dire : *« Si tu crois pouvoir te servir ton physique pour te débarrasser de moi, tu te trompes, j'étais ici la première. Je ne me laisserai pas jeter dehors »* ⁽¹⁶⁾. Cette jalousie a augmenté avec les jours la haine de Mariam et l'a conduite à dire : *«Tu n'es qu'une putain ! Une putain et une voleuse, voilà ce que tu es»* ⁽¹⁷⁾

Cette pauvre villageoise non désirée, mauvaise herbe, une épouse stérile, trouve la force et la sagesse de se résigner lorsqu'elle ne peut rien changer.

⁽¹⁴⁾-*Ibid.*, p. 218

⁽¹⁵⁾-*Ibid.*, p.235

⁽¹⁶⁾-*Ibid.*, p.221

⁽¹⁷⁾-*Ibid.*, p.229

«Une femme, telle une pierre au fond d'une rivière, endurera tout sans se plaindre.»⁽¹⁸⁾

La dernière étape dans le développement de la personnalité de Mariam commence avec la naissance d'Aziza la fille de Laila. L'attachement spontané de cette enfant à Mariam a aidé à l'amélioration des relations entre les deux femmes. Mariam s'habitueait lentement à cette amitié. Chaque jour elle se réjouissait à l'idée de partager un thé avec Laila après le dîner. Mariam, longtemps privée d'une vraie famille, attendait l'arrivée d'Aziza avec son rire aigu et le parfum laiteux de sa peau. Mariam a découvert qu'avant Laila et sa fille dans sa vie, elle ressemblait à une terre aride, une terre éloignée de tout rêve et l'espoir est une illusion. Aziza, harami comme elle, s'attache à Mariam par un lien secret, un amour candide attire la dernière à ce bébé, Mariam avait l'impression que son cœur décollait de sa poitrine. « *Pourquoi tu t'accroches à une vieille bique comme moi? Je ne suis rien ? Tu ne le vois donc pas ? Qu'est ce que j'ai à t'offrir, moi ?* »⁽¹⁹⁾

Enfin, Mariam a aimé et a été aimée, elle est devenue une amie, une compagne, une gardienne, une mère aussi, bref une personne importante.

Après le retour de la vie à ce cadavre, Mariam reprend le chemin de la résistance contre la tyrannie de Rachid. Après vingt-sept ans de mariage, de méchanceté et de violence de la part de son mari, elle trouve le courage de se révolter lorsque ceux qu'elle aime, sont menacés, pour sauver Laila, Mariam était obligée de tuer Rachid. Assise près du cadavre de son mari,

⁽¹⁸⁾-*Ibid.*, p.390

⁽¹⁹⁾-*Ibid.*, p.246

Mariam demeura un moment immobile et silencieux, mais elle ne semblait ni agitée ni effrayée.

Elle a décidé de ne pas fuir parce que Zalmai lui rappelle toujours son crime, c'est elle qui l'a privé de son père. Elle supplie Laila de partir, elle accepte son sort d'être condamnée à mort. Elle a sacrifié sa vie mais elle était satisfaite de vaincre sa passivité, d'avoir sa liberté après dix-huit ans d'esclavage : « *Mon chemin s'achève ici. Toi et tes enfants, vous m'avez rendue si heureuse. C'est très bien ainsi, il ne faut pas que tu sois triste.* » ⁽²⁰⁾

Elle est arrêtée et condamnée à mort. Le jour de l'exécution, elle songe à Zalmai à qui elle a volé l'amour de sa vie, elle avait envie de revoir Laila, d'entendre son rire sonore, elle aurait tant aimé voir grandir Aziza : « *Embrasse Aziza pour moi. Dis-lui qu'elle est le noor de mes yeux et la sultane de mon cœur. Tu feras ça pour moi ?* » ⁽²¹⁾ Le sacrifice de Mariam est un geste glorieux, une action héroïque. Elle se considère une mère d'une famille qui est prête à tout faire pour garder le bien de sa famille. Elle a choisi de mourir pour que Laila, Tariq et leur famille puissent trouver un refuge où ils vont prospérer dans une paix et sécurité totales.

Après le départ des talibans, Laila a souffert de ne pas savoir le lieu de l'enterrement de Mariam pour la fleurir et la visiter mais elle comprend vite que Mariam est partout dans les arbres qu'on plante, dans le rire des enfants de l'orphelinat, dans la prière d'Aziza, elle brille avec chaque éclat de mille soleils splendides.

⁽²⁰⁾-*Ibid.*,p.350

⁽²¹⁾-*Ibid.*, p.351

Laila est une jeune fille, très belle avec ses longs cheveux blonds, ses yeux verts turquoises aux cils épais, ses fossettes, ses pommettes hautes et sa moue boudeuse : «*Sa beauté était célèbre dans toute la vallée.*» ⁽²²⁾ Laila, née en 1973, dans une famille bourgeoise a grandi dans la même ruelle de Mariam, cadette d'une famille dont les aînés sont morts à la guerre contre la Russie. Adorée et éduquée par un père professeur, cultivé et moderniste, qui l'entoure d'une grande affection, et mal-aimée par une mère qui était en pleine dépression depuis la disparition de ses deux garçons. Très jeune et grâce à son père, Laila a appris que signifient les droits de la femme et le véritable sens de la liberté.

Babi et Laila forment une équipe du soutien, elle le protège contre la colère de sa mère presque autant qu'il la protège de l'indifférence de sa mère.

Pour Laila, la clé de cette personnalité est son ami Tariq qui représente toujours pour elle la source de protection dans le quartier et de l'espoir dans un monde dur et effrayant ; pour cela la deuxième partie qui est consacrée à Laila commence par : «*La petite Laila se leva en pensant à son ami Tariq*» ⁽²³⁾

En fait, Laila a grandi à côté de Tariq, un petit voisin handicapé, qu'elle a d'abord considéré comme un frère, mais qui s'est avéré au fil du temps être bien plus qu'un ami. Laila et Tariq ont grandi et dans telle société l'honneur de la fille est très fragile. La mère de Laila lui conseille : «*Tu dois être plus prudente sinon les gens jaseront*» ⁽²⁴⁾. Il lui semble qu'on l'observe,

⁽²²⁾-*Ibid.*, p.110

⁽²³⁾-*Ibid.*, p.109

⁽²⁴⁾-*Ibid.*, p.162

qu'on l'épiait, qu'on chuchotait sur leur passage comme auparavant. Mais Laila était courageuse, elle aimait Tariq et était contente que le quartier raconte qu'ils formaient un couple amoureux. Au fond du bombardement et malgré la sauvagerie de la guerre civile où dominent la mort ou la peur ; l'histoire amoureuse de Laila et Tariq s'est développée rapidement. Ce n'est plus un amour platonique, elle affirme que c'est un plaisir aisément pardonnable et se laisse donc embrasser. Le départ de son amant au Pakistan était décisif dans cette relation amoureuse. Déchirée entre l'amour de ses parents et son amour pour Tariq, Laila refuse de partir au Pakistan, mais elle se donne à lui. Quelques instants plus tard la honte et la culpabilité l'envahirent comme il lui demande de l'épouser et de partir avec lui. Laila refuse d'abandonner son père seul avec sa mère malade contrairement à Mariam qui a laissé seule sa mère malade.

La deuxième étape par laquelle la personnalité de Laila est passée, a commencé après le bombardement de sa maison qui l'a privée de ses parents et la nouvelle de la mort de Tariq. Laila, cette fille coquette et fière d'elle-même a désormais perdu le présent et le futur. Laila a abandonné ses idéologies et sa liberté et rapidement a accepté d'épouser Rachid, soixante ans, pour cacher sa grossesse illégitime. Elle ne perd jamais l'espoir, elle est résolument plus combative avec Rachid.

Si on parle du courage, la seule personne qui jouit de cette vertu, c'est Laila. Son véritable courage se manifeste le jour de son deuxième accouchement, dans un hôpital qui ne disposait plus d'eau pure ni d'oxygène ni de médicaments ni même parfois d'électricité. Il n'y a pas de matériel pour faire passer des radios, l'oxygène, les antibiotiques manquaient. Dans cette

atmosphère, le courage de Laila l'a aidée à supporter la douleur de l'opération sans anesthésique : « *Ouvrez-moi le ventre et donnez-moi mon bébé* » ⁽²⁵⁾

Pour visiter sa fille Aziza à l'orphelinat, Laila supportait le coup de pieds aux fesses, les coups de bâton, d'une baguette, d'un fouet, d'une antenne de radio parce qu'elle n'avait pas de mahram. Laila prit vite l'habitude de porter plusieurs habits sous sa burqa afin d'adoucir les raclées des talibans: «*Si je te vois encore dehors, cria-t-il après un dernier coup sur sa nuque, je te battraï jusqu'à ce que ta mère elle-même ne te reconnaisse plus.*» ⁽²⁶⁾

Quelque temps plus tard, Laila donnera naissance à un garçon, Zalmai, qui fera le bonheur de son père. Rachid ne voit plus que par son fils tant souhaité dont il fait un petit dieu. Caroline Sultani cite dans son livre : « *Les filles valent ce que valent leurs mères : rien. Les enfants mâles sont une bénédiction ; la seule vraie richesse d'une famille. Il n'est pas rare de voir une femme se faire répudier, bien qu'elle ait des filles. Elle est considérée sans enfants jusqu'à ce qu'elle ait un héritier mâle* » ⁽²⁷⁾

Dans un monde où le mâle a tout pouvoir, la violence de Rachid et sa tyrannie font de ses deux épouses progressivement les meilleures amies du monde, elles se soutiennent l'une l'autre pour assurer leur survie. Ces deux femmes ont un caractère fort, malgré les coups, les mauvais traitements et la méchanceté gratuite de leur mari. Elles résistent à leur bourreau et à ses humeurs. Les ennemis d'hier, par la force des choses, deviennent quasi mère

⁽²⁵⁾-HOSSEINI Khaled, *Op.cit*, p.283

⁽²⁶⁾-*Ibid.*, p. 313

⁽²⁷⁾-SULTANI Caroline : *Paroles de femmes sous intégrisme*, éditions JMG, Agnières, 2001, p. 24.

et fille. Mariam, parce qu'elle porte la culpabilité de son illégitimité, Laila parce qu'elle a fait endosser l'enfant de Tariq par Rachid sans lui dire, toutes les deux supportent des événements dramatiques sans précédent.

Mais on ne peut pas nier ou oublier que Laila, cette jeune fille courageuse, amoureuse, combative, représente une petite étincelle qui changera tout pour Mariam, c'est elle qui changera son cœur, ses rêves et son ressenti. Leurs deux destins entrecroisés finiront par n'en faire plus qu'un. Elles vont unir leur courage pour tenter de fuir l'Afghanistan et leur ville Kaboul ravagée, détruite par la guerre où les Talibans imposent leurs lois barbares, inhumaines. Ils brûlent les livres, interdisent tout simplement de vivre, ils amènent avec eux la fureur ; la terreur et la folie meurtrière. Kaboul qui dissimulait autrefois derrière ses murs "Mille soleils splendides" n'est plus qu'un tas de gravas, de décombres où l'on meurt chaque jour, d'une balle, de faim ou de peur, et la vie devient de plus en plus hasardeuse, dangereuse, terrifiante. Après cet essai de fuir Mariam et Laila sont trahies et ramenées par les talibans chez Rachid qui les enferme et les torture.

Le dernier développement dans la personnalité de Laila a commencé lorsqu'elle découvre par miracle que Tariq après neuf ans est encore vivant. Ce retour lui a rendu son ancien caractère qui était plein d'insistance, de force, de dignité. Sa manière de parler avec Rachid a changé, il n'ose plus la frapper. D'ailleurs, elle n'avait pas peur d'accueillir Tariq à sa maison.

Après la mort de Rachid et la fin de ce cauchemar grâce à Mariam, le jour de leur arrivée au Pakistan, Laila et Tariq se sont mariés, elle était heureuse qu'elle est enfin auprès de son amour, capable de sentir sa chaleur

près d'elle, de dormir avec lui tête contre tête, sa main dans la sienne et de voir Zalmai près de Tariq et sa fille Aziza.

Après la libération de Kaboul, Elle insiste de rentrer à son pays, pour participer à la reconstruction de son pays dont elle a la nostalgie. Lors de leur retour à Kaboul, elle insiste de se rendre au village de Mariam, cette brave femme qui l'a sauvée de la mort. Là, elle rencontre le fils d'un ancien ami de Mariam, Faizullah, qui lui remet une lettre de Jalil, le père de Mariam. Celui-ci avant de mourir demande pardon à sa fille de sa lâcheté.

Laila trouve un travail d'institutrice dans l'orphelinat où elle avait dû pour un temps placer sa fille Aziza pour la protéger de Rachid et de la famine. Elle commence à peindre l'extérieur et l'intérieur du bâtiment. Laila a acheté quelques lits pour le dortoir, ainsi que des oreillers et des couvertures de laine. Elle a également fait installer des poêles en fonte. Les enfants cherchent à tout prix à attirer son attention et à grimper dans ses bras : «*Certains des orphelins l'appellent mère.*»⁽²⁸⁾

Portée par le souvenir de la générosité et le courage de Mariam, elle décide de rester dans son pays et de ne pas se laisser empoisonner par la rancœur, malgré le retour des seigneurs de guerre au pouvoir.

En fait, la structure romanesque du roman est singulière. Un roman raconté à la troisième personne, le narrateur est absent, mais Hosseini ne se contente pas de rapporter des événements, il les organise en fonction d'une logique propre en respectant l'ordre chronologique de leur déroulement, il

⁽²⁸⁾-HOSSEINI Khaled, *Op.cit.*, p.401.

manifeste de temps en temps sa présence par des interventions ponctuelles qui nous dévoilent ses tendances religieuses et politiques. Prenons comme exemple, sa haine à l'égard des talibans se manifeste lorsqu'il dit : « *Ce sont des chiens assoiffés de sang, ils ne lâchent jamais rien.* »⁽²⁹⁾

Le récit est décomposé en quatre parties et cinquante et un épisodes qui se présentent comme autant de micro récits ou un roman indépendant. La première partie consacrée à Mariam, ses actions se déroulent à Herat. La deuxième partie où apparaît la deuxième héroïne, ses événements se déroulent à Kaboul. On s'arrête beaucoup devant la troisième partie parce qu'elle montre l'habileté de l'auteur dans la narration, les événements de cette partie se déroulent à la maison de Rachid à Kaboul où les deux héroïnes sont enfin face à face. La quatrième partie, qui raconte le retour à Kaboul de Laila avec son époux et ses enfants et la reprise de la vie normale, est trop expédiée, il est à notre avis inséré pour donner une fin heureuse au travail, semer un nouvel espoir ou un nouveau soleil.

D'ailleurs, ce qui est étonnant aussi dans ce travail c'est la fin de chaque partie qui contient un fait inattendu visant à attirer l'attention du lecteur, puisque la fin de la première partie est la scène de la torture de Rachid à sa femme qui a commis une faute impardonnable, le riz n'était pas bien cuit. Rachid enfonce des cailloux dans sa bouche et oblige cette pauvre femme de les mâcher. L'auteur laisse le lecteur deviner la réaction de Mariam envers son mari.

⁽²⁹⁾-*Ibid.*, p.349.

La deuxième partie se termine par le bombardement de la maison de Laila et la mort de ses parents. Mais la curiosité du lecteur le pousse à se demander qui a sauvé et soigné cette pauvre orpheline.

La dernière partie représente une nouvelle étape dans le roman, on attend avec impatience comment sera la vie de Tariq et Laila au Pakistan et quelle est la fin de ce roman.

Ajoutons qu'il y a toujours un événement perturbateur, modificateur ou inattendu qui bouleverse les événements, laisse le lecteur haletant devant les lignes du roman pour savoir la fin de ce travail. Quatre événements surprenants étaient derrière le développement de l'action dans le roman : la mort de Nana, le bombardement de la maison de Laila et la mort de ses parents, la réapparition de Tariq qu'on a cru mort et enfin la mort de Rachid. Les conséquences des événements précédents représentent le dénouement du travail. La mort de Nana oblige Jalil de marier sa fille à Rachid. La mort des parents de Laila et sa grossesse l'ont obligée de ne pas refuser la demande de mariage de Rachid. La réapparition de Tariq augmente la haine ou plutôt la révolte de Laila contre son mari et a enflammé son désir de fuir Kaboul. Enfin afin de venger son honneur Rachid essayant de tuer Laila, est tué par Mariam.

Pour les thèmes principaux, l'auteur jette un regard à la fois attendri et critique sur la femme dans son pays d'origine : cette femme victime d'une société sévère à cause de ses mœurs et d'une guerre atroce. C'est à côté des thèmes plus universels, comme l'amour de la patrie, l'influence de la culture islamique ou arabe dans la société afghane, la domination du désir sexuel, l'émigration, l'amitié sont également abordés; sans oublier l'histoire

d'Afghanistan qui est distingué par un contraste entre une époque dorée et les bouleversements subis à partir de l'occupation russe, les luttes tribales qui lui ont succédé, la prise de pouvoir des talibans. Cette variété de thèmes justifie notre choix pour ce roman.

Les Afghanes évoluent dans une société musulmane, traditionnelle et coutumière dont les tentatives de modernité durant le passé se sont soldées par de violentes oppositions de la part des chefs religieux. Nous parlerons ici de la condition de cette femme, qui est, comme nous avons déjà dit, le centre de cette étude, à travers trois axes : la femme afghane victime des traditions, la femme afghane sous le régime soviétique et enfin la femme sous le règne des talibans.

Commençons par les femmes afghanes et les coutumes : tous les exemples féminins que le roman expose, sont des victimes de la société et ses lois rigides. La vie de la femme n'a aucune valeur, ne représente plus rien. Elles ont dû apprendre la soumission, le silence et l'obéissance totale. La première victime était Nana, la mère de Mariam, cette pauvre servante n'a pas le droit de dire non à son maître qui avait eu avec elle une relation en dehors des liens de mariage. Lorsque Jalil découvre la grossesse de sa servante, il l'a chassée. Nana, innocente et incapable de se défendre, a souffert du mépris, de la honte et de la haine de toute la société qui la rejette et l'oblige à se suicider.

La deuxième victime était la fille de Nana, Mariam, cette harami, qui a découvert tard la sévérité de la société et ses coutumes qui ont obligé son père à la laisser dormir dans le jardin pour plaire à ses trois femmes. Ce père qui la vend à un homme âgé afin de se débarrasser d'elle ou bien de son péché, réussit à sauver son prestige à Herat.

A Kaboul, les voisines de Mariam sont toutes résignées de vivre comme esclaves dans ce monde masculin qui voit dans l'homme la source de leur vie.

L'auteur nous trace une scène magnifique qui dessine la condition réelle de la femme afghane et les rites qu'elle doit respecter ou suivre en présence de son mari, elle doit se montrer soumise devant son nouveau dieu, c'est l'état de Nana devant son seigneur et le père de sa fille Mariam : « *Une fois assise en face de lui, elle croisait les mains sur ses genoux. Elle ne le fixait pas directement, n'employait pas non plus de gros mots. Et quand elle riait, elle se couvrait la bouche avec son poing pour cacher sa dent pourrie.* »⁽³⁰⁾

De plus, Mariam verse de l'eau à son mari pour qu'il se lave les mains après son retour du travail. Elle n'ose pas manger avec lui, elle se contente de manger le reste du repas. L'arrivée des visiteurs à la maison oblige la femme à s'enfermer dans sa chambre. Dans son livre Caroline Sultani affirme l'idée précédente en écrivant : « *Les Afghanes vivent cloîtrées en attendant le mariage, puis ensuite, cloîtrées en attendant des enfants, puis cloîtrées en attendant la mort* »⁽³¹⁾

La burqa domine l'esprit de Rachid, il en achète une pour Mariam qui ne l'a jamais portée. Mariam était obligée de porter cet habit pour sortir de la maison et faire un tour à Kaboul pour la protéger du regard concupiscent des autres hommes. Chez Rachid, le visage de la femme ne doit être vu que par

⁽³⁰⁾-HOSSEINI Khaled *Op.cit.*, p.29.

⁽³¹⁾-SULTANI Caroline, *Op.cit.*, p.15.

son mari : « *Le visage d'une femme ne doit être vu que par son mari, et un seul mot de travers suffit à verser le sang* » ⁽³²⁾

D'après lui, les hommes modernes et les intellectuels qui laissent leurs épouses sortir sans burqa, salissent leur honneur et leur fierté, ont perdu le contrôle de leur épouse.

«*Ces créatures-là se promènent sans même un voile sur la tête, elles s'adressent à moi directement, elles me regardent dans les yeux sans aucune honte. Elles portent du maquillage et des jupes qui leur arrivent au-dessus du genou. Parfois même, elles me tendent leurs pieds pour que je mesure leur pointure, et leurs maris les laissent faire sans rien dire. Rien, pas un mot ! Ils trouvent normal qu'un inconnu touche les pieds nus de leur femme.*» ⁽³³⁾

Le statut de la femme sous le règne des soviets est très choquant parce qu'ils ont rendu à la femme afghane sa dignité. L'invasion soviétique militaire est accompagnée par une autre invasion culturelle et sociable qui a imposé ses règles communistes et a envahi la mentalité afghane. Sous le règne des soviets, la femme jouit d'une liberté totale. L'éducation des jeunes filles était le centre des préoccupations des gouvernements soviets qui avaient financé des cours d'alphabétisation à leur intention. Près des deux tiers des étudiants de l'université de Kaboul étaient des jeunes filles qui se préparent à devenir juristes, médecins ou ingénieurs. Babi le père de Laila qui était un professeur à l'université dit : « *Le mariage peut attendre pas l'éducation... Une société*

⁽³²⁾-Ibid., p.74.

⁽³³⁾-Ibid., p.74.

n'a aucune chance de prospérer si ses femmes ne sont pas instruites : aucune chance.» ⁽³⁴⁾

Cette influence communiste est évidente et claire lorsque l'auteur nous présente la personnalité de l'enseignante, Shanzai, ses élèves la surnommaient en cachette "Khala Raugmaal". Cette femme qui ne portait ni bijou ni maquillage ni foulard, interdisait aux élèves de sa classe de le faire. De son point de vue, les femmes et les hommes sont égaux, il n'y avait aucune raison pour que les premières se voilent si les seconds s'y refusaient. Cette enseignante affirme à ses élèves que sous le régime socialiste, les travailleurs sont bien traités et tous les habitants ont les mêmes droits surtout la femme ; ils vivraient heureux et en harmonie les uns avec les autres.

Le statut de la femme sous le règne des talibans est pire. Pendant les cinq années où ils sont au pouvoir, les femmes sont opprimées aussi bien moralement que physiquement : *« la paire de claques ou la fessé peut nous conduire très loin...Nous apprenons la soumission »* ⁽³⁵⁾

Chez eux, la femme ne doit pas quitter sa maison sans "mahram" ou un homme de sa famille, elle doit porter la burqa à l'extérieur de sa maison sinon elle sera sévèrement battue. *«Les mollahs conservateurs avaient supprimé tous les décrets communistes visant à émanciper les femmes. Ils leur en avaient substitué d'autres, inspirés par la charia, qui ordonnaient aux afghanes de se voiler, leur interdisaient de voyager sans homme de leur*

⁽³⁴⁾-Ibid., p.117

⁽³⁵⁾-SULTANI Caroline, *Op.cit.*, p.28

famille et condamnaient les femmes adultères à la lapidation» ⁽³⁶⁾. Il est interdit de se maquiller, d'arborer des bijoux, d'aller à l'école, de travailler, de rire en public, de vernir les ongles.

Ainsi, le véritable statut de la femme afghane est toujours en marge de la société et elle n'a aucun droit, c'est une pauvre esclave qui est créée pour servir son seigneur et lui obéir.

Un autre sujet domine l'œuvre, c'est l'amour de la patrie qui se manifeste toujours au temps de la défaite ou de l'occupation d'un pays. Cet amour qui coule dans le sang est un don spontané. Il représente toujours le tocsin qui appelle à la lutte, à la résistance, c'est l'essence qui secoue la foule pour se révolter à affronter la torture, la prison ou même la mort afin d'obtenir enfin la liberté.

L'histoire de Mariam et Laïla nous montre un peuple attaché à ses racines et souffrant dans sa chair des différents régimes de terreur qui se succèdent à la tête du pays !

L'auteur a recours à un récit parsemé de métaphores qui décrit une humanité profondément touchante. Il aime son pays et n'hésite pas à en dénoncer les travers tout en mettant l'accent sur son peuple, animé par un courage immense et des valeurs inébranlables. Babi, cette personnalité qui représente la seule voix de la raison dans le roman, est fier d'être afghan malgré la guerre et la destruction, il était sûr que la paix approche que la grandeur de son pays la protégera. La veille du départ de Babi, sa femme et sa fille Laila de Kaboul, il se rappelle le poème de Saïbe-Tabrizi sur Kaboul :

⁽³⁶⁾-HOSSEINI "Khaled, *Op.cit*, p.253

*« Nul ne pourrait compter les lunes qui luisent sur ses toits
Ni les mille soleils splendides qui se cachent derrière ses murs. »⁽³⁷⁾*

Fariba la mère de Laila, après la mort de ses deux fils refuse l'idée de quitter Kaboul, car pour elle, c'est une trahison. Elle parle à son époux : « *Comment peux-tu y penser?... Leur mort ne signifie donc rien pour toi, cousin ? Mon seul réconfort aujourd'hui, c'est de savoir que je foule la terre qui a bu leur sang. Il est hors de question que je m'en aille ?* »⁽³⁸⁾. Son seul rêve est de voir son pays libre : « *Je veux être là quand l'Afghanistan sera libéré. Comme ça, mes garçons le verront eux aussi à travers mes yeux.* »⁽³⁹⁾ Malgré l'amertume de l'exil, la voix du père de Laila retentit dans son oreille : « *Lorsque cette guerre sera terminée, l'Afghanistan aura besoin de toi* »⁽⁴⁰⁾

Après la libération de Kaboul, Laila a aimé participer à la construction de sa ville natale, elle refuse de continuer sa vie comme femme de ménage dans un hôtel au Pakistan : « *J'ai l'impression qu'il faut que je rentre, je ne trouve plus légitime de vivre ici.* »⁽⁴¹⁾ Kaboul l'attend, Kaboul a besoin d'elle.

De notre point de vue, plusieurs éléments se concourent à l'originalité de ce travail. C'est un monde propre qui nous ouvre une nouvelle fenêtre sur

⁽³⁷⁾-Ibid., p.189

⁽³⁸⁾-Ibid., p.151

⁽³⁹⁾Ibid., p.378

⁽⁴⁰⁾-Loc.cit.

⁽⁴¹⁾-Ibid., p.379

un pays musulman lointain ayant sa propre culture et qui garde son cachet mystérieux et incompréhensif pour le lecteur occidental.

Plusieurs termes prouvent le rapprochement de la culture arabe et afghane malgré la différence des langues, citons comme exemple : harami, hamam, watan, sofra, ghazal, awal numra, aroos, shokr, kofta, rafiq, bacha, sharab (vin), inqilabi, chai (thé), ahmaq (fou), qanoon(loï), moalim, malika(reine), sultan, madrasa.

Ajoutons à ces termes les noms des personnages qui sont aussi d'origine arabe : Mariam, Laila, Jalal, Aziza, Tariq, Ahmed, Rachid, Khadija, Nargis. C'est à côté de plusieurs termes comme le Nikka qui signifie le mariage, Tabreek, c'est-à-dire félicitations, Tashakor veut dire merci, Fahmidi c'est compris en arabe et enfin Khala signifie tante. Ces noms et ces expressions affirment la domination et l'influence effective de la culture arabe dans la société afghane.

Le rapprochement ou plutôt la ressemblance entre les traditions arabes et afghanes est étonnante. Voici quelques exemples magnifiques :

-L'héritage des vaisselles que la grand-mère ou la mère laisse à sa fille est une tradition orientale très connue, ceci apparaît dans le service à thé chinois en porcelaine bleue et blanche que la grand-mère laisse à sa fille Nana quand celle-ci avait deux ans.

- Les mœurs sévères éclatent dans la domination de l'idée de l'honneur perdu qui enchaîne la famille et lui apporte la malédiction et la honte est une idée orientale rarement trouvée dans la littérature occidentale et met en évidence la sévérité des mœurs. Elle éclate lorsque le père de Nana ce pauvre et modeste tailleur avait renié sa fille qui est enceinte de son maître. Déshonoré,

le pauvre tailleur de pierre avait plié ses bagages et partit pour vivre en Iran loin de tout le monde ou plutôt pour éviter les yeux de malédiction de ses voisins : *«Le propre père de Nana... l'avait reniée. Déshonoré, il avait plié bagage et pris le premier bus vers l'Iran. Personne ne l'avait jamais revu»* ⁽⁴²⁾ Cette scène est répétée dans la littérature arabe surtout la littérature l'égyptienne, c'est la même ambiance de la Trilogie de Naguib Mahfouz, les mêmes coutumes et presque la même souffrance de pauvres femmes.

Nana, après être chassée de la maison de Jalil, n'avait pas voulu habiter la maison de son père, elle préférait un endroit isolé afin d'éviter l'ironie des voisins en voyant son ventre grandir. Elle est devenue un chiendent, c'est à dire, une mauvaise herbe, il fallait la replanter à l'écart des gens surtout la famille de Jalil. Elle haït Jalil, source de sa souffrance, qui se débarrassait d'elle et l'enfermait dans un lieu isolé la kolba : *« Il avait l'air d'un geôlier qui se serait vanté de la propreté des murs et du sol de sa prison..Ce trou à rats»*⁽⁴³⁾.

Un autre exemple affirme l'idée de la domination de l'honneur. Comme tous les héros classiques qui sacrifient leur amour, leurs désirs pour sauver l'honneur de la famille ou de la patrie, Jalil sacrifie son amour pour sa fille harami pour sauver l'honneur de sa famille. Mariam est pour lui une grande chose : *«Tu as l'air d'une reine !»* ⁽⁴⁴⁾. Il lui apprend comment pêcher, il lui montre également comment esquisser un éléphant d'un seul trait, sans

⁽⁴²⁾-Ibid., p.14

⁽⁴³⁾-Ibid., p.17

⁽⁴⁴⁾-Ibid., p.31

lever le crayon de la page. Il apportait des exemples du journal "Ittifaq-i Islam" pour la mettre au courant avec le monde extérieur. Il chante avec elle :

*«Au bord d'un bassin, un petit chat
Pour boire se pencha.
Imprudent, il glissa
Et la tête la première dans l'eau il tomba»* ⁽⁴⁵⁾

Après toutes les manifestations d'amour paternel précédentes, Jalil a laissé sa fille dormir devant la porte de sa maison malgré le froid, la faim et la peur comme une chienne. Il l'a presque vendue à un marchand de Kaboul pour se débarrasser de son ancien crime. Mais il a fait ça malgré lui, pendant la cérémonie du mariage de Mariam ; il se mordilla les lèvres en gardant les yeux obstinément baissés comme un enfant pris en faute. Le jour du départ de sa fille avec Rachid, Jalil se mit à courir derrière le bus en criant mais Mariam n'eut pas un regard pour lui et ne se retourna pas pour le voir. Chaque fête, il est allé à Kaboul pour la voir mais Mariam a refusé de le rencontrer. Avant de mourir, il a laissé chez Faizullah une lettre à sa fille, une somme d'argent : son héritage et une cassette vidéo d'un film de dessin animé qu'elle voulait regarder avec lui. Voici un extrait de cette lettre qui résume la véritable souffrance de Mariam et la sévérité des coutumes qui séparent un père de sa fille : *«J'éprouve toujours de la honte et des remords quand je pense à toi. De remords... je m'en veux de ne pas t'avoir ouvert ma porte. Je m'en veux de ne pas t'avoir traitée comme ma fille et de t'avoir fait vivre des années durant dans un endroit si sordide. Et tout ça pourquoi ? Pour ne pas*

⁽⁴⁵⁾-Ibid., p.30

perdre la face ni salir me réputation prétendument honorable ? Que cela me semble dérisoire aujourd'hui. Je ne puis donc que te répéter que tu étais une bonne fille, Mariam Jo, et que je n'ai jamais mérité d'être ton père. Je ne puis qu'implorer ton pardon. Pardonne-moi, ...Mariam jo, j'ose penser que, lorsque tu auras lu cette lettre, tu seras plus charitable envers moi que je ne l'ai jamais été envers toi, que quelque chose dans ton cœur te poussera à venir voir ton père»⁽⁴⁶⁾

L'idée d'avoir un djinn est bien sûr une des croyances orientales, alors Hosseini a réussi à attirer la curiosité du lecteur européen ou américain en décrivant comment ce djinn domine le corps de sa victime, ruine sa vie et la conduit parfois au suicide : *«Nana s'effondrait soudain au sol, son corps se raidissait jusqu'à devenir rigide, ses yeux se révulsaient, ses membres tremblaient comme si quelque chose les secouait de l'intérieur, sa bouche laissait échapper une écume parfois teintée de sang.»⁽⁴⁷⁾*

Un autre élément affirme cette ressemblance, dans le monde arabe après la naissance d'un bébé, on chantonne l'azan (l'appel à la prière) à l'oreille puis on souffle trois fois sur son visage, exactement comme Jalil le fait après la naissance de Mariam.

Après la mort d'Ahmed et de Noor les frères aînés de Laila, les hommes se rendirent dans une grande salle du quartier, les femmes en foulard noir, se réunirent à la maison. Une radio cassette diffuse des versets du Coran récités par un homme ; les femmes l'écoutaient en soupirant. Des murmures

⁽⁴⁶⁾-Ibid., p.396

⁽⁴⁷⁾-Ibid., p.18

et des sanglots se faisaient entendre, une telle scène n'est pas loin de nos traditions arabes.

Ajoutons une autre manifestation de cette ressemblance, après la chute des soviétiques, Faiba, la mère de Laila, était enfin récompensée après cinq ans d'attente après la mort de ses deux fils. Durant cette période, elle s'habillait en noir, enfin elle a enfilé une robe en laine bleue, a lavé les carreaux, a nettoyé le sol, a pris un long bain, le bain de la fête de la vengeance : *«Une fête s'impose ! Déclara-t-elle. J'organise un grand repas demain ! Théâtrale, elle entreprit de remettre les plats et les casseroles en ordre, comme si elle avait voulu affirmer qu'ils lui appartenaient et qu'elle entendait bien reprendre possession de son territoire.»* ⁽⁴⁸⁾ Ce phénomène est très connu en Egypte surtout en Haute Egypte où la vengeance représente le retour de l'honneur à la famille, le retour de la vie.

La dernière ressemblance réside dans le désir ardent de l'homme oriental d'avoir un héritier, un garçon qui porte le nom de son père et le succède. C'est un monde masculin qui refuse à accorder à la femme ses droits, car elle représente pour lui une machine à faire la cuisine, à nettoyer, à obéir et donner des garçons. La déception de Rachid après la naissance d'Aziza était évidente et énorme. Ce jour, Mariam détecta une ombre sur le visage de son mari, il n'avait jamais appelé la petite par son prénom ; il disait toujours "le bébé" ou "cette chose". Aziza était pour lui un vrai cauchemar, il ne supporte pas ses hurlements, il dit : *«Je n'ai pas dormi une seule nuit entière en deux mois ! Et ma chambre est une infection. Il y a des linges pleins de merde tout*

⁽⁴⁸⁾-Ibid., p.160

partout, j'ai envie de foutre cette chose dans une boîte et de la laisser descendre la rivière de Kaboul. Comme Moïse» ⁽⁴⁹⁾. Il ajoute ailleurs : « *Cette chose est un chef de guerre. C'est Hekmatyar en personne»* ⁽⁵⁰⁾. Mais la naissance de son fils Zalmay était pour lui un vrai retour à la vie : « *Rachid avait pour son fils des réserves de patience inépuisable»* ⁽⁵¹⁾

Ainsi, l'influence de la culture arabe est évidemment dominante dans toute l'œuvre. Nous avons vu comment la religion est à l'origine des conduites et l'acte de vivre de tous les personnages dans le roman. Cette religion apparaît dans toutes les manifestations de la vie de l'homme : le mariage, la naissance, la mort, la manière de manger. D'après Hosseini le rôle de la religion est indispensable dans la vie de la personne dès sa naissance jusqu'à la mort. Le mollah Faizullah représente la tolérance et le véritable visage de l'Islam, loin des idées fanatiques des talibans. Son seul souci, c'est de bien élever les enfants de Herat en leur apprenant le Coran et la prière. Faizullah était la source de bonheur. Personne ne comprenait mieux Mariam que son vieux professeur. Il était facile de lui confier tout ce qu'elle n'osait pas dire à sa mère car Faizullah savait bien écouter, toujours attentif à ses paroles, toujours souriant et reconnaissant. Il lui apprend le Coran, lui inculque les cinq prières quotidiennes et la langue arabe. Faizullah affirme que les sonorités enchanteresses de la langue arabe et les mots du Coran réconfortent, apaisent l'âme et protègent contre tout mal : «*les versets te réconforteront, Mariam jo.*

⁽⁴⁹⁾-*Ibid.*, p.231

⁽⁵⁰⁾-*Ibid.*, p.232

⁽⁵¹⁾-*Ibid.*, p.288

Pense à eux dans les moments difficiles et tu verras que tu peux compter sur eux. Les paroles de Dieu ne te trahiront jamais ma fille» ⁽⁵²⁾

Il faut avouer que c'est rare de trouver un auteur islamique même dans la littérature arabe qui a recours aux versets coraniques comme Hosseini qui a choisi des versets qui servent les scènes d'une manière étonnantes et touchantes.

Ajoutons le courage de l'auteur de présenter au lecteur occidental l'influence magique et charmante du Coran et de la prière sur les personnages, comment on utilise le Coran comme un remède, un calmant et un consolateur dans les moments difficiles surtout chez Mariam, cette femme qui malgré sa souffrance, se réveille à l'aube en entendant l'appel à la prière par le muezzin.

Nous assistons à la scène de la mort du premier bébé de Mariam qui a avoué que grâce à sa croyance, elle a pu dépasser cette catastrophe, elle avait l'impression que le mollah Faizullah lui a chuchoté à l'oreille ce verset coranique : « *Béni soit Celui qui possède en ses mains le royaume, Celui qui a pouvoir sur toute chose et qui a créé la mort et la vie afin de vous éprouver.* » ⁽⁵³⁾

Afin d'affronter la mort courageusement, Mariam a recours au Coran, elle murmure sous son voile : « *Il a soumis le soleil et la lune, chacun suivant sa course jusqu'au terme qui lui a été assigné. C'est bien Lui le Puissant, Celui qui pardonne.* » ⁽⁵⁴⁾

⁽⁵²⁾-Ibid., pp.24-25

⁽⁵³⁾-Ibid., p.96

"تَبَارَكَ الَّذِي بِيَدِهِ الْمُلْكُ وَهُوَ عَلَى كُلِّ شَيْءٍ قَدِيرٌ (١) الَّذِي خَلَقَ الْمَوْتَ وَالْحَيَاةَ لِيَبْلُوَكُمْ أَيُّكُمْ أَحْسَنُ عَمَلًا وَهُوَ الْعَزِيزُ
الْعَفُورُ (٢)" (سورة الملك آية ٢، ١)

⁽⁵⁴⁾-Ibid., P.361

A côté des versets coraniques, il y a quelques expressions propres au monde islamique. Prenons comme exemples : "iftar, Ramadan, tabla, Eid-ul-fitr, Eid mubarak, kofr, djihad, la Illah-u-ilillah, wallah o billah, Salaam, inch'Allah, alhamdu-lellah, Amir-almuminin, Kafir (incroyant), shaheed, mahram".

Nous voudrions terminer par le message pacifiste de l'Islam sur la langue du Mollah Faizullah après le suicide de Nana, il affirme à Mariam : *«Elle a commis un acte terrible envers elle, envers toi et envers Allah aussi... Donner la mort à soi ou à autrui est une chose qu'Allah désapprouve parce que la vie est sacrée pour Lui»* ⁽⁵⁵⁾

Après avoir montré la grande influence de la religion sur la société afghane dans *Mille soleils splendides* qui accorde à cette œuvre une couleur orientale, l'auteur nous a décrit à travers des scènes d'amour, la domination du désir sexuel monstrueux de l'homme afghan. Selon l'auteur, ce désir sexuel est un trait caractéristique de l'homme oriental. Certes, on sera choqué de la description minutieuse de ces scènes avec tous leurs détails, et l'emploi des termes directs et clairs sans avoir recours à des allusions ou même à des signes. On n'exagère pas lorsqu'on dit que le roman expose des scènes chaudes à plusieurs reprises. Nous croyons que le romancier est influencé par la littérature occidentale contemporaine dominée par de nouvelles tendances romanesques basées sur la domination du matérialisme, le chômage, l'alcool,

"وَسَحَرَ الشَّمْسُ وَالْقَمَرُ كُلٌّ يَجْرِي لِأَجَلٍ مُّسَمًّى أَلَا هُوَ الْعَزِيزُ الْغَفَّارُ " (سورة الزمر آيه ٥)

⁽⁵⁵⁾-Ibid., p.50

la rupture des relations entre les individus et leur société, le phénomène de la violence, l'inconscience des comportements et la liberté illimitée.

D'ailleurs, cette tendance littéraire est basée sur le dévoilement des maladies sexuelles et leurs réactions sur le comportement des personnages sans pudeur. Ce phénomène littéraire, on le découvre dans l'œuvre de quelques romanciers français contemporains comme Vanessa Duriès, l'auteur de *"Le Lien"*, *"La Femme de papier"* de Françoise Rey et Michel Vinaver dans sa pièce de théâtre : *Portrait d'une femme*.

Les trois visages masculins dans le travail ont subi la domination de ce désir. Commençons par Jalil qui avait eu une relation avec Nana en dehors des liens du mariage alors qu'il était l'époux de trois femmes.

Rachid dans sa relation conjugale avec ses deux femmes ne cherche que son plaisir personnel. La peur et la douleur dominaient Mariam qui chaque fois, serrait les dents en gémissant tandis qu'il roulait sur elle. Elle se mordait le pouce, elle ne pouvait rien faire que contempler le plafond. Rachid avait dépassé toutes les limites de la violence avec Mariam qui tremblait de peur lorsqu'il s'approchait d'elle.

La troisième personne, c'est Tariq. Fils d'un charpentier, cet amoureux de Laila, son amour est discret, il ne lui a exprimé ses sentiments qu'une seule fois : « *J'ai l'impression que tu es tout ce qu'il me reste Laila.* »⁽⁵⁶⁾ Sous les rafales de mitraillettes et les bombes qui commencent à pleuvoir sur Kaboul, les deux jeunes gens s'avouent leur amour. Son départ avec sa famille à Kaboul rend Laila comme une folle, comment pouvait-il partir et la laisser

⁽⁵⁶⁾-*Ibid.*, p.182

seule ! Laila le frappe, lui tira les cheveux. Il lui parle doucement, ils se retrouvent front contre front nez contre nez jusqu'elle ne sente plus rien d'autre que son souffle sur ses lèvres. Et lorsqu'il se penche soudain plus en avant, elle ne résiste pas : « *l'incrédulité devant leur audace, leur courage. Le plaisir étrange et indescriptible, mêlé à la souffrance. Et tout ce qu'elle lut dans le regard de Tariq : l'appréhension, la tendresse, les excuses, l'embarras, et surtout, surtout le désir. Laila vit trois goûtes de sang sur le tapis, la honte et la culpabilité l'envahirent.* » ⁽⁵⁷⁾

Ces actes d'amour sont à l'origine du bouleversement des événements du roman. Nana est chassée de la maison de son maître, Mariam déteste son mari qui la traite comme une esclave qui ne doit ni dire non ni même résister, Laila cette belle et jeune fille était obligée d'accepter d'être la deuxième femme de Rachid pour ne pas avoir un enfant harami.

Au fil des pages, le lecteur peut suivre simultanément l'histoire de Mariam et de Laila dont les destins se rejoignent ou se croisent, tout autant que l'histoire chaotique de l'Afghanistan qui sert de toile de fond au roman. Jalil, le père de Mariam lui parlait de la reine Gauhar Shad, qui avait fait construire les célèbres minarets d'Herat au XV^e siècle. Cette ville qui avait été le berceau de la culture persane, la maison des écrivains, des peintres et des Soufis, se caractérise par son architecture ancienne, ses champs de blés verts et ses bazars voûtés.

⁽⁵⁷⁾- Ibid., p.181

Babi, le père de Laila lui raconte qu'en été 1973, le roi Zaher Shah avait été renversé par un coup d'Etat pacifique après quarante ans de règne par son cousin Daoud Khan, premier ministre, qui a profité du départ du roi pour se faire soigner en Italie. Dès lors l'Afghanistan n'est plus une monarchie, et Daoud Khan en est le président.

L'auteur raconte les horreurs de l'invasion soviétique et son influence sur le peuple afghan. On raconte que les Soviétiques qui ont tué un million de jeunes afghans, aimaient cacher des explosifs à l'intérieur de jouets multicolores. Il suffisait qu'un enfant les ramasse pour que l'engin explose et lui arrache plusieurs doigts, parfois même toute la main. Le père de cet enfant se trouvait alors contraint de rester chez lui pour s'en occuper, ce qui l'empêchait de se joindre au djihad. Hosseini ajoute : *«un jeune moudjahid racontait comment les soviétiques avaient lâché sur son village un gaz qui avait brûlé la peau des gens et les avait aveuglés. Lui-même avait vu sa mère et sa sœur courir vers la rivière en crachant du sang.»* ⁽⁵⁸⁾

Le roman jette les lumières sur un échantillon du peuple qui se rangeait du côté de cette invasion. C'est l'enseignante khala Raugmaal qui est pour cette occupation : *«Nos camarades soviétiques sont venues en 1979 pour épauler leur voisin afghan, pour nous aider à combattre ces brutes qui voulaient faire de notre pays une nation arrière et primitive»* ⁽⁵⁹⁾. Elle ne sollicite pas d'inviter ses élèves à être même espions contre leur famille et leur patrie : *«Vous devez dénoncer tous ceux qui savent quelque chose sur ces rebelles. C'est votre devoir. Il vous faut tendre l'oreille, et ensuite signaler ce*

⁽⁵⁸⁾-*Ibid.*, p.124

⁽⁵⁹⁾-*Ibid.*, p.114

que vous avez entendu, même s'il s'agit de vos parents, de vos oncles ou de vos tantes.» ⁽⁶⁰⁾ La trahison est monnaie courante.

Mais ceux qui ont refusé cette intervention soviétique ont formé des groupes des moudjahiddines. Les Américains les ont aidés afin d'abattre les hélicoptères russes. Les musulmans du monde entier se rejoignaient à la cause des rebelles afghans surtout les égyptiens, les pakistanais et les riches saoudiens.

En avril 1988, les soviétiques ont signé le traité de Genève, il n'y aura plus de soviétiques en Afghanistan mais le régime communiste est toujours en place. Najibullah est la marionnette du Kremlin. En 1992, l'URSS s'effondra à une vitesse étonnante. La république de Russie était née. A Kaboul, Najibullah, qui était chef de la police secrète, qui a torturé et assassiné, changea de tactique et tenta de se présenter comme un pieu musulman.

Le djihad étant terminé, après dix ans de sacrifice, de vie dans les montagnes, de lutte pour la défense de la souveraineté de l'Afghanistan, les moudjahiddines s'apprêtaient à entrer dans Kaboul.

L'Afghanistan s'appelait désormais la république islamique d'Afghanistan. Un conseil islamique se réunira afin de constituer un gouvernement par intérim pour deux ans et organiser ensuite des élections démocratiques. Mais malheureusement les moudjahiddines débarrassés d'un ennemi commun, avaient trouvé une nouvelle raison de se battre en

⁽⁶⁰⁾-*Ibid.*, p.114

s'entredéchirant. Babi le père de Laila résume la cause du conflit intérieur en disant : *«Pour moi, tout ça est ridicule et surtout très dangereux... Je suis Tadjik, et toi tu es Pachtoun, et lui est hazâra et elle est ouzbèke, nous sommes tous afghans et c'est la seule chose qui devrait compter.»* ⁽⁶¹⁾ Il ajoute plus loin : *«Laila, ma chérie, le seul ennemi qu'un Afghan ne peut pas vaincre, c'est lui-même.»* ⁽⁶²⁾

L'auteur expose son point de vue en expliquant la cause de la pauvreté et la décadence d'Afghanistan : il affirme qu'après la fin de la guerre froide et la chute de l'union soviétique qui s'est effondrée rapidement, les pays occidentaux ont arrêté leurs aides financières.

A partir de 1994, la guerre civile parmi les Moudjahiddines éclate avec force. Les pillages et les meurtres se multiplièrent, de même que les viols, utilisés pour intimider la population et récompenser les guerriers : *«Mariam entendit parler de femmes qui se suicidaient par peur d'être violées, et d'hommes qui, au nom de l'honneur, tuaient leurs épouses ou leurs filles»* ⁽⁶³⁾

Les hôpitaux étaient bombardés ; les véhicules qui transportaient les produits alimentaires de première nécessité étaient attaqués ou mitraillés. Les explosions étaient partout, les roquettes volaient au-dessus de Kaboul : *«Les cadavres, les éclats de verre et les morceaux de métal tordus jonchèrent bientôt les rues»* ⁽⁶⁴⁾

⁽⁶¹⁾-Ibid, p.131

⁽⁶²⁾-Ibid., p.137

⁽⁶³⁾-Ibid., p.247

⁽⁶⁴⁾-Ibid., p.246

L'auteur montre les atrocités de cette guerre : *«Trois sœurs. Violées et égorgées. Quelqu'un avait arraché leurs bagues avec ses dents.»* ⁽⁶⁵⁾

Chaque jour, on découvre des cadavres ligotés ; parfois brûlés ; beaucoup de cadavres ont les yeux arrachés et les langues coupées. Dans cet enfer terrestre, personne ne savait s'il vivait jusqu'à la fin de la journée, les oreilles s'étaient accoutumées au sifflement des bombes, au grondement des fusillades. Alors, ils ne méritent plus qu'on les appelle les moudjahiddines. Ce mot exprime désormais le mépris et la profonde aversion de tous. Presque toute la ville avait déjà plié bagage et a fui à Téhéran ou à Islamabad.

Septembre 1996, les talibans ont vaincu les seigneurs de guerre et ont pris la ville Kaboul. Ce sont de jeunes combattants pachtouns qui avaient été élevés dans des camps de réfugiés dans des écoles pakistanaises où on leur avait appris la charia. Leur chef était un mystérieux mollah illettré, Omar, Amir-al-Muminin, le commandeur des croyants. On croyait alors que les talibans étaient purs, incorruptibles et de bons musulmans qui ramenaient la paix et l'ordre partout mettant ainsi fin aux luttes. Rachid dit à voix basse : *«Voilà nos vrais dirigeants, des islamistes pakistanais et arabes qui considèrent l'Afghanistan comme un terrain de jeu. Les talibans sont des marionnettes entre leurs mains»* ⁽⁶⁶⁾

Après leur arrivée au pouvoir, des véhicules diffusaient leurs messages en persan et en pachtoun par les haut-parleurs, par la radio. Ils vont appliquer quelques lois auxquelles on obéira : *«Tous les citoyens doivent prier*

⁽⁶⁵⁾-Ibid., p.174

⁽⁶⁶⁾-Ibid., p.299

cinq fois par jour...tous les hommes doivent se laisser pousser la barbe. Pour les garçons, il est interdit de chanter, de danser, de parier et de jouer aux cartes, aux échecs et aux cerfs-volants. Il est interdit d'écrire des livres, de regarder des films et de peindre des tableaux. Quiconque se rendra coupable de vol aura la main coupée. Et s'il recommence, il aura le pied coupé.» ⁽⁶⁷⁾

D'après Hosseini, ces barbares allaient de maison en maison, rassemblant les hommes et les garçons et les abattaient devant leur famille. Dans *"Les Cerfs-volants de Kaboul"* l'auteur nous raconte l'histoire d'un jeune afghan qui jouait bien du tabla, les talibans l'ont pendu lui et sa famille avant de tout incendier.

Zaman, le directeur de l'orphelinat s'est révolté contre les talibans, ces sauvages qui ne permettent à des milliers de mères de sortir pour gagner leur vie et nourrir leurs enfants: *«en tant que Pachtoun, ils me font honte. Ils ont sali le nom de mon peuple. Et vous n'êtes pas seule, hamshira»* ⁽⁶⁸⁾

En 2001, après avoir dynamité les deux Bouddhas géants au nom de leur lutte contre l'idolâtrie et le péché, on comprit la menace que représentent les talibans. Ils ont dévasté le reste de Kaboul, ont envahi les musées et font disparaître tous les aspects de culture afghane qui datent d'avant l'Islam. Ahmed Shah Massoud déclare : *«Si le président bush ne nous soutient pas, l'Amérique et l'Europe seront bientôt les cibles d'attaques criminelles»* ⁽⁶⁹⁾

D'après l'auteur, ces jeunes sauvages assoiffés de sang ont assassiné Ahmed Shah Massoud, la voix de la paix, qui voulait reconstruire

⁽⁶⁷⁾-*Ibid.*, p.271

⁽⁶⁸⁾-*Ibid.*, p.310

⁽⁶⁹⁾-*Ibid.*, p.304

l'Afghanistan, mais ses opposants ont tout fait pour l'empêcher. L'université est fermée, les étudiants renvoyés chez eux, les livres à l'exception du Coran sont brûlés, les cinémas ferment aussi. Tous les mercredis soir, la voix de la charia annonce la liste des personnes qui seraient châtiées le vendredi.

Après les événements du onze septembre et la guerre des Etats-Unis contre l'Afghanistan pour retrouver Ben Laden et pour chasser les talibans. Les forces de la coalition ont réussi à chasser les talibans hors de toutes les grandes villes.

Après ce voyage dans l'histoire de ce pays lointain, on peut affirmer que celle-ci est tout simplement une succession d'invasions : macédonienne, sassanide, arabe, mongole et soviétique : *«On est comme ces murs là-bas. Abîmés, pas très jolis à voir, mais toujours debout »* ⁽⁷⁰⁾

Le pittoresque des lieux, des objets et le charme de la nature s'ajoutent à l'évocation des conflits militaires. Grâce à l'excursion que Babi a organisée avec Laila et Tariq, nous assistons à une série de scènes de la nature pleine des couleurs et des sons qui nous touchent par cette beauté magique. Les déserts, les canyons et les affleurements rocheux calcinés par le soleil avaient succédé aux montagnes enneigées. Ils arrivent à une vallée, Shahr-e-Zohak, la ville rouge qui était une forteresse autrefois. Elle a été construite il y a neuf cents ans pour défendre la vallée contre les envahisseurs. Le petit-fils de Genghis Khan l'a attaquée au XIII^e siècle, mais il a été tué lors de la bataille.

⁽⁷⁰⁾-Ibid., p.146

La caméra de Hoseinni nous emmène voir les deux bouddhas avant d'être bombardés par les talibans. Ils étaient gigantesques, taillés dans une falaise. La vallée de Bamiyan s'étendait à leurs pieds, tapissée de champs de blé vert et de pommes de terre. On distingue des moutons et des chèvres dans la vallée et le faucon qui vole au-dessus de Bamiyan. Ce paysage pittoresque est dominé par le calme, le silence ou mieux la paix. Babi tout à fait fier de son pays déclare à sa fille et son ami : « *Je voulais vous faire prendre conscience du fabuleux héritage culturel de votre pays. Vous savez, il y a des choses que je peux vous enseigner. D'autres que vous apprendrez dans les livres. Et il y en a, ma foi, qu'on ne peut que voir et ressentir.* » ⁽⁷¹⁾

Jalil, décrivant la beauté de Herat, bien sûr avant la guerre civile, dit : « *Ville magnifique que Babur, empereur moghol avait demandé à y être enterré* » ⁽⁷²⁾

Tous les éléments précédents affirment que c'est un grand travail romanesque. En un mot un tel travail mérite d'être étudié ou d'être analysé, mérite le succès qu'il a réalisé.

A l'issue de notre étude, nous pouvons dire que l'histoire de Mariam et Laila est un témoignage émouvant et un véritable hommage au peuple afghan, aux femmes afghanes et aux femmes en général à leur courage et à leur force qui leur permettent de vivre, d'avancer malgré toutes les embûches, les souffrances, les inégalités, les humiliations endurées car elles sont nées Femmes.

⁽⁷¹⁾-*Ibid.*, p.148

⁽⁷²⁾-*Ibid.*, p.60

Bien que cette histoire soit particulièrement dense, elle est pleine de sensibilité, il y a plusieurs familles qui évoluent les unes à côté des autres et qui vont un jour se retrouver liées par la plume de Hosseini.

Le roman en nous présentant un conflit militaire, a engendré un autre genre de conflit qui est un conflit spirituel et idéologique : d'une côté les idées soviétiques qui invitent à la liberté totale de la femme, et d'autre part les idées des islamiques extrémistes qui font de la femme une esclave à la maison. Ce contraste comble le travail, puisque tous les événements jettent les lumières sur un présent douloureux et un futur plein d'espoir et de joie. Tous les obstacles et les conditions horribles dans lesquelles ont vécu les héroïnes de l'œuvre n'ont pas brisé la volonté solide de ces deux femmes parce qu'elles étaient fortes et prêtes à tout pour protéger ceux qu'elles aiment, pour leur préserver un peu d'espoir, un rayon du soleil dans les ténèbres d'obscurité. Au milieu de ce chaos, de ce monde de brutes, l'espoir naît de petits gestes, d'une indéfectible amitié construite au cœur de l'angoisse, du sourire d'un enfant qui montre à ses «mères». Nous pouvons encore ajouter que la grossesse, tout au long du roman est le symbole de l'espoir. La grossesse de Mariam porte les graines d'espoir pour former une famille heureuse. La grossesse de Laila lui a permis de rester courageuse et solide après avoir appris la mort de Tariq. Aziza et Zalmai représentent les sources d'espoir et de joie dans le roman. En outre, la belle histoire d'amour entre un jeune homme handicapé et sa belle voisine est une autre forme de cet espoir.

Parmi les facteurs de l'originalité de ce travail est le mélange intelligent et simple entre l'Histoire du pays et l'intimité d'une famille. Nous

apprenons au fil des pages, les rites et les coutumes de ce pays, sa culture, ses traditions, sa cuisine et son histoire dramatique.

C'est une histoire intéressante, écrite dans un style rythmé, avec beaucoup de suspens, d'aventures. Nous sommes ainsi haletants dans l'attente de la poursuite des événements.

En plongeant dans ce monde mystérieux, nous découvrons que nous sommes en présence d'un roman poignant, le lecteur est passé par toutes les émotions, la rage, la colère, le dégoût, les larmes, mais pas le rire. On est aussi touché par la réalité de ses situations et l'humanité de ses personnages.

Ce qui est plus passionnant, ce sont les relations hommes, femmes et la condition de la femme afghane qui est bien dessinée dont le portrait est plein de précision. Mariam devient l'étendard de toutes ces femmes qui souffrent et se sacrifient en silence. Quant à Laila cette femme forte et intelligente, elle incarne l'espoir dans un pays exsangue, ravagé par les guerres, la rigidité et la sévérité des coutumes.

On a haï cet homme misogyne, Rachid, qui jouit d'une violence sans pareille, rouant ses femmes de coups. Nous sommes donc devant une peinture d'une condition féminine réduite à l'état d'esclave, esclave d'un homme qui peut décider de vie ou de mort sur sa ou ses épouses.

Hosseini a excellé dans son analyse de la vie politique du pays, les causes de la guerre, les retournements d'amitiés, les trahisons, les prises de pouvoir. On a entendu le bruit des bombes, les cris, les pleurs, on a lu la terreur dans les yeux et sur les visages d'innocents. On a vu la famine, les fuites hallucinées, le sang versé partout.

En décrivant cette histoire triste et lourde, l'auteur n'a pas oublié de jeter les lumières sur l'histoire brillante d'Afghanistan qui était autrefois un fleuron de la culture musulmane dans toute sa beauté, sa finesse et sa poésie.

Malgré notre admiration par le roman, permettez-moi de dire qu'un tel roman a bien servi la politique américaine dans le Moyen Orient parce qu'il leur présente une bonne justification des bombardements américains aux afghans et les milliers des morts, ces innocents qui n'ont aucune relation avec les talibans, ce peuple qui est mort sans merci ni charité. Hosseini comme tous les américains, nous présente l'américain comme un soldat qui protège le monde et garde sa sécurité sans rendre compte à l'ordonnance que le peuple paie. D'ailleurs, un tel travail augmente la haine à l'égard des musulmans surtout après les événements de 11 septembre.

Notons pour terminer l'excellent travail de la traductrice. On sent que le texte original et sa traduction ne font qu'un. Le texte est limpide, rudement efficace. ⁽⁷³⁾

Au terme de cette étude, nous conseillons aux prochains chercheurs qui veulent travailler sur le roman afghan et qui veulent former une idée complète et juste de cette société loin de fanatique et de déformation, de faire attention aux tendances religieuses de chaque écrivain afghan, parce que ces tendances ont réussi à diviser la société afghane en deux camps : les Sunnites

⁽⁷³⁾-Après la lecture de ces deux premiers romans, je conseille à chaque lecteur qui veut lire Hosseini de commencer par ce roman qui est le centre de cette étude puis *Les Cerfs-volants de Kaboul* parce que *Mille soleils splendides* dessine l'histoire d'Afghanistan avant, pendant et après le règne des Talibans jusqu'à la libération, alors que son premier roman jette les lumières sur la période du règne des talibans seulement.

et les Chiites. D'ailleurs, nous proposons aux prochains chercheurs de travailler à travers une étude comparative, sur les caractéristiques de la production romanesque afghane écrite en français et celle qui est écrite en anglais à travers le choix de deux romans afghans français et anglais en soulignant les points de ressemblances et des divergences.

Bibliographie

- Le corpus du travail:

- HOSSEINI "Khaled", *Mille soleils splendides*, édition Belfond, Paris, 2006.

- Œuvres de Khaled Hosseini:

- HOSSEINI "Khaled", *Les cerfs-volants de Kaboul*, édition Belfond, Paris, 2005.
- HOSSEINI "Khaled", *Ainsi résonne l'écho infini des montagnes*, édition Belfond, Paris, 2013.

- Œuvres entièrement consacrées à la littérature afghane :

- HACHEMI " Chékéba", *L'Insolente de Kaboul*, Stephen Carrière, Paris, 2011.
- JEDIDI " Sonia", *Levons le voile sur les femmes en Afghanistan*, Revue Hérodote, N°136, 2010. PP.121-133
- MOHAMADI " Diana" et BOURREAU "Marie", *Petite marchande d'allumettes à Kaboul*, Neuilly-sur-Seine, Livre de poche, Paris, 2009.
- SULTANI " Caroline, *Paroles de femmes sous intégrisme*, JMG éditions, Agnières, 2001.
- RAHIMI Atiq, *Terre et cendres*, Gallimard, Paris, 2010.
- Œuvres de critiques en anglais :

- A. STUHR "Rebecca", *A Thousand Splendid Suns: Sanctuary and Resistance*, University of Pennsylvania, Penn Libraries, 2011, PP.1-18
- BENARD "Cheryl", *Veiled Courage: Inside the Afghan Women's Resistance*, Ed. Edit Schlaffer. New York: Broadway, 2002.
- LEDERMAN "Arline", *The Zan of Afghanistan, Women for Afghan Women*, Ed.Sunita Mehta. New York: Pallgrave MacMillan, 2002. PP. 47-58.
- SHAMEEM "Basharat", *LIVING ON THE EDGE: WOMEN IN KHALED HOSSEINI'S A THOUSAND SPLENDID SUNS*, Research Journal of English Language and Literature (RJELAL), A Peer Reviewed (Refereed) International Journal, New Delhi, 2014
- SINGH "Namita", *Feminism v/s Gender equity: Socio-Political Activism in Khaled Hosseini's A Thousand Splendid Suns*, International Journal of Educational Research and Technology, All Rights Reserved Society of Education, India, IJERT: Volume 4 [2] June 2013: 88 – 92
- MARCINIAK "Jennifer", *Suns and Daughters: The Role of Marxism and Women in Khaled Hosseini's A Thousand Splendid Suns*, University of Louisville, 2013, PP. 1-21
- VORGETTS "Fahima", *A Vision of Justice, Equality and Peace." Women for Afghan Women*, Ed. Sunita Mehta. New York: Pallgrave MacMillan, 2002. 93-94.
- Œuvres entièrement consacrées à l'étude de l'histoire afghane :
 - BARRY "Michael", *Le royaume de l'insolence : L'Afghanistan 1504-2011*, Flammarion, Paris, 2011
 - Christophe "Tran Van Can", *Journal d'un soldat français en Afghanistan*, PLON, Paris, 2011.
 - DALRYMPLE "William", *Le Retour d'un Roi, la bataille d'Afghanistan*, édition Noir Sur Blanc, Paris, 2014
 - FRANCOIS "Philippe", *Tactiques de l'Armée rouge en Afghanistan*, EDITIONS ECONOMICA, 2010
 - KESSEL "Joseph", *Les cavaliers*, Gallimard, Paris, 1982.
 - MERIADEC "Raffray", *Afghanistan : les Victoires Oubliées de l'Armée Rouge*, EDITIONS ECONOMICA , 2010.

La femme afghane et la guerre dans
"Mille soleils splendides" de Khaled Hosseini

- PONFILLY "Christophe", *Massoud l'afghan*, [GALLIMARD](#), Paris, 2002.
- RASHID "Ahmed", *L'Ombre des Taliban*, Éditeur : AuTREMENT, 2001.
- WRIGHT "Lawrence", *La guerre cachée : Al-Qaïda et les origines du terrorisme islamiste*, éditions [ROBERT LAFFONT](#), 2007.

- Sites Internet consultés :

- www.lelivrevivant.fr
- www.belfond.fr
- www.babelio.com
- www.amazon.fr
- www.wikipedia.fr